Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA

Hors-série n° 5 | 2013

De Cluny à Auxerre, par la voie des "émotions". Un
parcours d'historienne du Moyen Âge : Barbara H.
Rosenwein

Rendez-vous à Chicago, années soixante

Lester K. Little

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/12598>

DOI : 10.4000/cem.12598

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

Lester K. Little, « Rendez-vous à Chicago, années soixante », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 5 | 2013, mis en ligne le 29 janvier 2013, consulté le 03 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cem/12598> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.12598>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mars 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Rendez-vous à Chicago, années soixante

Lester K. Little

- 1 Barbara Herstein est arrivée la première, probablement à l'automne 1962, de quelque part aux États-Unis. Moi, je suis arrivé un an plus tard, de Princeton (New Jersey), très fier de ma première voiture, une vénérable Peugeot 404. Qu'avions-nous apporté de nos passés respectifs ? De la vie de mademoiselle Herstein, je ne peux rien vous raconter. La simple vérité, significative, je crois, est que le lien qui s'est créé sur plusieurs décennies, depuis le rapport professeur/étudiante à celui de collègues et même co-auteurs, est un lien d'amitié, mais ni l'un, ni l'autre n'avons jamais rien appris de nos vies précédant notre rencontre. Nous en avons parlé il y a seulement trois mois, alors que nous étions assis ensemble pour un dîner, et cette conversation elle-même s'est terminée brusquement au moment où les discours ont commencé.
- 2 Je promets de ne pas déballer tous mes bagages ici devant vous, mais je voudrais retenir deux dossiers que je juge pertinents pour ces journées. Le premier a trait à ma troisième année de collège, passée à Paris, à l'âge de 19/20 ans. J'ai eu la chance d'être logé dans une famille dont les membres veillaient avec une rare attention à ce que leurs trois jeunes pensionnaires étrangers parlent un français recherché : le leur. Dans mes activités académiques, la plus notable était un cours, à la Sorbonne, de Marcel Reinhard sur « Le rôle de l'armée dans la Révolution française », et un cours sur l'histoire de la musique, « prêché » avec passion plus que simplement « enseigné », par Norbert Dufourcq, spécialiste charismatique de la musique d'orgue au Conservatoire national. En revanche, les cours sur l'histoire de la pensée politique et sur la France depuis 1945 que j'ai suivis à Sciences Po n'ont été qu'une perte de temps !
- 3 Le deuxième dossier, bien plus complexe, concerne mes études doctorales à Princeton. Mon professeur principal était Joseph Strayer, qui passait alors pour le doyen des historiens du Moyen Âge aux États-Unis. Les autres professeurs étaient aussi, à une exception près, au sommet de leur art. Pour nous, étudiants avancés (*graduates*), très peu nombreux, l'offre se limitait à des séminaires, tandis que les étudiants de premier cycle (*undergraduates*) suivaient des cours magistraux, le plus souvent brillants.

L'exception que j'ai mentionnée était Norman Cantor, à peine plus âgé que moi, et qui venait d'achever son doctorat à Princeton. C'était lui le responsable de l'enseignement du haut Moyen-Âge, ce qu'il faisait lui aussi plutôt brillamment. Strayer n'était pas seulement savant ; c'était un homme très sage et réservé, que j'admirais et qui m'a sûrement appris une foule de choses. Le problème, c'est qu'il s'intéressait à l'administration royale anglaise et française, et même si j'avais appris, par exemple, comment calculer le revenu annuel d'un sheriff ou d'un bailli, je n'ai jamais été enthousiasmé par ce type de question historique. De son côté, Cantor discutait de l'histoire intellectuelle, ecclésiastique, et surtout monastique. J'ai été tenté de faire une thèse sous sa direction plutôt que sous celle de Strayer, mais mes amis insistaient pour que je travaille avec Strayer, parce qu'il jouait un rôle essentiel dans l'attribution des postes en histoire médiévale. Quand l'heure du choix est arrivée, Cantor a annoncé qu'il avait accepté un poste à Columbia. Il ne me restait plus qu'à trouver un compromis entre les intérêts de Strayer et les miens, et mon choix s'est porté sur « Saint Louis et les ordres mendiants ». Il fut immédiatement et sans réserve d'accord, mais sans jamais montrer de curiosité sur le sujet, qui n'a pas suscité le moindre échange entre nous !

- 4 Je suis parti pour Paris à l'automne 1960 munis de trois lettres de recommandation. La première, de la part de Strayer, était adressée à Robert Fawtier, qui s'est montré très cordial avec moi, mais dont les intérêts restaient, bien sûr, comme ceux de Strayer, limités aux institutions. Les deux autres, écrites par un jeune collègue, m'ont permis de connaître deux personnes mieux placées pour m'aider. L'une était Marie-Thérèse d'Alverny, du Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale, une personne exquise, timide et modeste, et une très grande médiéviste, qui, dès le début et au fil de nombreuses années, m'a généreusement aidé. L'autre était un chercheur dominicain, qui, après m'avoir écouté gentiment pendant quelques minutes, m'a dit qu'il doutait pouvoir m'être personnellement utile mais qu'il connaissait quelqu'un d'autre, un de ses confrères qui le pourrait. Le confrère en question n'était autre que Marie-Dominique Chenu... Même si la seule heure que j'ai passée avec lui cette année-là ne m'a pas été d'un grand secours pour ma thèse, la rencontre a été une expérience « électrisante » qui a eu des répercussions tout au long de ma carrière.
- 5 Au milieu de cette année parisienne, Strayer m'a offert le poste laissé vacant par Cantor – un poste à temps plein qui incluait, entre autres, les cours sur le haut Moyen Âge. C'était une occasion exceptionnelle, même si, à dire vrai, je n'avais aucune qualification pour remplir le poste. Pendant les deux années suivantes, j'ai vraiment beaucoup appris à la fois sur le haut Moyen Âge et le métier d'enseignant. J'ai terminé ma très mince, ma très faible thèse, qui a débouché sur un modeste article d'une vingtaine de pages. Au cours de ces années à Princeton, Strayer, qui était toujours aussi réservé, me prit un jour à part pour me dire : « Chicago cherche quelqu'un, et je crois que vous seriez la personne appropriée pour ce poste. » C'est ainsi qu'avec un peu d'expérience dans l'enseignement mais sans avoir mené la moindre recherche sérieuse publiée, ni aucune en préparation ou même projetée, je suis parti pour Chicago. Les jeux étaient faits.
- 6 Chicago — une métropole vaste, dynamique, pluriethnique, et de facto espace de ségrégation — était une énorme bombe à retardement. Au printemps 1963, peu de temps avant mon arrivée à Chicago, la revue *New York Review of Books* venait d'être créée. Plusieurs des écrivains américains les plus importants y ont publié des articles qui exposaient les dures réalités de la société américaine avec une force et une

suggestion de l'urgence sans égales dans la presse de l'époque. Le premier numéro présentait un chapitre du roman *La prochaine fois, le feu* (*The Fire Next Time*) de James Baldwin, et peu de temps après j'avais lu trois ou quatre de ses romans. Martin Luther King a prononcé son fameux discours à Washington au mois d'août, et, un dimanche matin de septembre, l'explosion d'une bombe placée dans une église de Birmingham (Alabama) tuait quatre jeunes filles. En novembre, assassinat de John F. Kennedy, à Dallas. Le nouveau président a rallié la population et mis la pression sur le Congrès afin de faire approuver une nouvelle législation pour renforcer des droits civiques. L'attention du pays s'est alors focalisée sur la fin de la ségrégation dans les écoles et dans d'autres espaces publics du Sud, mais aucune troupe fédérale n'est venue à Chicago. La ville restait sous l'emprise d'une ancienne et très puissante machine politique reposant sur l'attribution stratégique de pouvoirs aux fidèles de chaque groupe d'influence, Noirs inclus. Rien n'oblige à revenir sur tous ces événements et beaucoup d'autres encore, mais telles sont les causes qui m'ont amené à m'engager, absorbant une grande partie de mon temps, de mon énergie et de mes pensées pendant les six années suivantes.

- 7 L'Université de Chicago a été créée dans les années 1890 aux limites sud de la ville, sur l'ancien site de l'exposition universelle de 1893 (*World's Columbian Exposition*). Destinée dès son origine à être un foyer d'innovations, cette nouvelle institution acceptait les femmes aussi bien comme enseignantes que comme étudiantes. Autre singularité : le ton dominant de la communauté estudiantine y était – et reste toujours d'ailleurs, ce qui semble surprenant – ouvertement et franchement intellectuel. Cette université est libre des soucis, telle l'obsession de l'athlétisme, ou des prétentions sociales, qui perturbent l'atmosphère intellectuelle de la plupart des universités américaines. Le cursus du Collège à Chicago est aussi exceptionnel à certains égards, par exemple le cours introductif aux sciences sociales. Tandis que de tels cours aux États-Unis tendent à souffrir d'un excès d'intérêt pour le temps présent, à Chicago, il est normal que de nombreux étudiants aient lu au moins un peu d'Aristote, Locke, Rousseau, Marx, Freud, Durkheim, Weber ou d'autres, auxquels s'ajoutent quelques auteurs contemporains. Il me semblait qu'à Chicago, à la différence de Princeton, sur le campus on entendait parler de *L'enfance et la société* d'Erik Erikson, et qu'avec son livre sur Martin Luther, la psycho-histoire était dans l'air. Il n'est donc pas étonnant que le Collège de l'Université ait toujours attiré d'excellents étudiants, par exemple un certain Tom Rosenwein, que j'ai connu au cours de l'été 1964, aujourd'hui flûtiste et passionné par les collages, et qui, m'a-t-on dit, exerce aussi en passant la profession d'avocat.
- 8 Cet été-là, afin de préparer un voyage au Mexique et au Guatemala, j'ai découvert de superbes livres d'anthropologie, tels *Les fils de la terre tremblante* d'Éric Wolfe, ou *Cinq familles*, et *Les enfants de Sanchez* d'Oscar Lewis – des livres qui eurent pour moi une grande influence sur la possibilité de rapprocher l'anthropologie et l'histoire, et d'étudier la culture de la pauvreté. C'est en janvier 1965 que commence l'histoire qui justifie mon intervention d'aujourd'hui. Barbara Herstein suivait un cours sur l'Europe médiévale entre 1000-1300. À en juger par ses questions et ses observations, ce n'était pas une étudiante ordinaire. En plus du travail qu'elle devait faire pour le cours, elle était obligée de mener à bien un projet personnel, et elle choisit d'écrire un essai sur la légende de Faust à travers seize siècles, ce dont elle s'acquitta avec une grande facilité. Il lui restait encore un an et demi pour obtenir son BA (*bachelor's degree*). Pour ma part, ayant enseigné sans interruption depuis mon arrivée à Chicago, j'avais le droit de prendre des congés depuis la fin mars jusqu'en décembre. Ainsi, pour la troisième fois,

après avoir vendu ma 404, je suis parti pour Paris. Le moment était opportun. Les protestations contre la guerre au Vietnam commençaient, et il valait mieux que je me trouve à l'étranger, sans quoi je n'aurais pas pu ne pas y prendre part. J'avais un projet, non pas de recherches, mais un projet quand même. Ayant fait la connaissance de Jérôme Taylor, professeur de moyen anglais à Chicago, nous nous sommes découvert un intérêt commun pour l'œuvre du Père Chenu, et nous avons décidé de traduire en anglais *La théologie au douzième siècle*. Pendant mon séjour à Paris, Taylor était à Oxford. Lors d'une visite de Taylor à Paris pour travailler avec moi, nous avons fait une longue visite au père Chenu pour clarifier notre compréhension de nombreux passages qui nous avaient laissés perplexes. Il n'y a aucune raison pour qu'un français connaisse cette traduction, publiée en 1968, qui est encore disponible et qui exerce toujours une notable influence chez les étudiants anglophones dans toutes les disciplines de la médiévisique. Pour moi, l'expérience dépassait de loin le simple exercice de traduction. Pendant que nous contrôlions l'exactitude des textes cités par Chenu et les références dans les notes, je lisais beaucoup plus que nécessaire et, sans m'en rendre compte tout d'abord, je m'étais lancé – tout seul – dans la préparation de ma thèse de doctorat, une vraie cette fois, qui est devenue le livre sur la pauvreté volontaire (*Religious poverty and the profit economy in medieval Europe*, London, 1978), dont les thèses essentielles étaient déjà présentes dans l'œuvre de Chenu.

- 9 Ce printemps-là, à Paris, j'ai commencé à assister au séminaire de Michel Mollat à la Sorbonne sur les pauvres et la pauvreté au Moyen Âge. Au même moment, les vitrines des librairies affichaient un gros volume d'un certain Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, avec ses douzaines de cartes et plus de 250 illustrations, une œuvre de vulgarisation, me semblait-il, jusqu'à ce que j'en commence la lecture. Peu après, j'achetais aussi les deux petits livres qu'il avait publiés précédemment : *Marchands et banquiers*, et *Les intellectuels au Moyen Âge*. Je lui ai écrit, et nous nous sommes rencontrés dans un café Place de la Sorbonne. Plusieurs années après, nous gardions tous les deux le même souvenir de notre conversation : nous avions parlé de l'argent, plus précisément de l'image de l'argent dans les mentalités médiévales. Nous sommes restés en contact, et j'ai proposé au directeur de *Speculum* d'accueillir une recension de *La civilisation*, qui a été acceptée. De ces mois importants de 1965, il me reste une petite histoire sentimentale à raconter. Si les vitrines des librairies avaient parlé à mon intellect de *La civilisation*, c'était la nouvelle 204 Peugeot qui touchait mon cœur. Nous sommes ainsi partis, ma Peugeot et moi, vers l'Italie. Jamais l'Italie, pas plus l'Italie médiévale que l'historiographie italienne contemporaine, n'avait été mentionnée durant toutes mes années à Princeton, mais il m'apparaissait alors évident que je devais prendre connaissance et de l'une et de l'autre pour mener à bien mon travail de recherche. Je me suis installé à Milan pour deux mois ; j'ai lu Violante, Manselli et Miccoli et, grâce à ma 204, j'ai visité plusieurs des villes marquantes de l'époque communale.
- 10 Quand je suis revenu à Chicago, début de 1966, Barbara Herstein avait décidé de poursuivre ses études en histoire médiévale, et devait faire une demande d'admission à la *graduate school*, ce qui ne posait absolument pas de problème dans son cas. Sa décision m'a fait grand plaisir. À cette même époque, le *Times Literary Supplement* venait de publier trois numéros successifs sous le titre « les Nouveaux chemins de l'histoire », qui provoquaient parmi les collègues de ma génération des conversations animées. Fait significatif, l'initiative venait de Geoffrey Barraclough, qui était alors déçu du peu de vitalité de son champ d'activité préféré, l'histoire médiévale, et qui a ensuite orienté

ses recherches du côté de l'histoire moderne. Je me souviens en particulier de la contribution de Keith Thomas, qui a introduit l'anthropologie de la religion dans l'historiographie anglaise.

- 11 Au printemps 1966, l'état-major de l'organisation qui menait le mouvement en faveur des droits civiques dans le Sud, la *Southern Christian Leadership Conference*, avait décidé d'étendre son message au-delà du Sud profond vers Chicago afin d'attirer l'attention sur les conditions de vie des Noirs dans le Nord. Pour sa campagne d'été, il avait choisi Chicago, avec comme objectif ciblé les quartiers de la classe moyenne inférieure, dont les Noirs étaient systématiquement exclus. L'ouverture de la campagne eut lieu dans un très grand stade près du lac et du centre de Chicago. Après plusieurs discours, dont le plus important fut prononcé par Martin Luther King, la foule s'est dirigée vers l'hôtel de ville. C'était un dimanche après-midi d'été. Les rues étaient désertes et calmes. Devant l'entrée principale de l'hôtel de ville, dans une mise en scène acceptée à l'avance par les autorités municipales, le Dr King a affiché sur la porte la liste « des revendications des Nègres de Chicago ».
- 12 Des manifestations se déroulèrent durant tout l'été dans quelques quartiers blancs, et une tout autre histoire commençait. Chaque manifestation était précédée, la veille, d'un rassemblement dans l'une des églises du ghetto. Des discours alternaient avec des hymnes ; l'orgue jouait à tue-tête et les mains frappaient en rythme. Tout cela servait à chauffer la salle pour un discours, ou plutôt un sermon, du Dr King, dont chacun était un chef d'œuvre de rhétorique. L'après-midi, les manifestants se rassemblaient au point de rendez-vous, dans le ghetto, où une longue file d'autobus attendait pour les transporter sur le lieu de la manifestation. Les manifestants étaient accueillis par une foule hostile qui les conspuait, avec des jeunes hommes armés de pierres et de bouteilles. Les outrances verbales à l'encontre des manifestants était insupportables, surtout à l'égard des prêtres, et des religieuses, qui étaient pour certaines les sœurs, les cousines, les tantes ou les enseignantes des contre-manifestants. La crainte de débordements violents pesait fortement sur ces manifestations, mais les forces de l'ordre ont réussi à éviter le pire. Ce succès, autrement dit l'absence de « martyres », permet de comprendre pourquoi ces manifestations n'ont pas produit de changement substantiel.
- 13 Au début de l'automne, Barbara Herstein était devenue Barbara H. Rosenwein, et avait commencé ses études au niveau avancé en suivant un cours sur l'histoire du monachisme. C'est le moment de la rencontre de Barbara avec l'abbaye de Cluny, dont elle a commencé l'étude par les caractères spécifiques, spécialement la liturgie. Dans la demande annuelle de bourse, j'ai écrit : « Dans mon cours sur l'histoire des institutions du monachisme chrétien, Madame Rosenwein a présenté une communication d'une heure pleine d'idées fraîches et stimulantes. Évidemment, le cours a été perturbé, dans un sens positif : cette communication a tellement touché les étudiants présents que la discussion qui a suivi a été très, très animée, Madame Rosenwein défendant ses thèses avec éloquence, et la séance a été la plus vivante de mon expérience d'enseignant. » Barbara démontrait alors sa capacité à généraliser avec acuité dans le champ plus vaste de l'histoire sociale de la religion. Le devoir rédigé pour la circonstance m'a fait une telle impression que j'ai noté deux de ses observations. Voici la première : « le monachisme a toujours eu une tendance, peut-être non intentionnelle, à être une partie cohérente de la société contre laquelle il "réagissait". C'est une manifestation

radicale des valeurs qui, de façon moins articulée et moins urgente, sont inhérentes à cette société ». Elle a obtenu un A+ pour ce cours.

- 14 Pendant l'hiver 1967, Barbara étudiait l'histoire des Francs, tandis que, moi, je quittais Chicago pour deux trimestres (printemps et été) d'enseignement à Berkeley. L'université était animée comme toujours, mais dans l'ordre. Le mouvement pour la liberté d'expression, *Free Speech*, avait explosé en 1964, mais, trois ans après, les nouveaux règlements qui gouvernaient avec une extrême précision l'occupation de l'espace, la distribution de l'information et la propagande politique devant l'entrée du campus étaient acceptés comme la norme. Chaque mercredi à midi, il y avait à cet endroit une assemblée avec un orateur célèbre ; je me souviens particulièrement des sénateurs opposés à la guerre, Gruening (Alaska), Morse (Oregon), Percy (Illinois), et surtout Fulbright (Arkansas). Tout le monde parlait alors de la charge portée par ce dernier contre l'impérialisme américain, sous le titre *L'arrogance du pouvoir* (*Arrogance of power*). De l'autre côté de la baie, San Francisco était le rendez-vous de toute une génération de *Flower Children*. Pendant ce temps, Barbara et moi correspondions, pour l'essentiel à propos de ses traductions des coutumes de Cluny par Ulrich, que je commentais. Une de ses lettres annonçait ses choix pour les trois thèmes de son examen doctoral : l'histoire médiévale, 1095-1450 ; l'art et l'iconographie médiévaux, et la psychanalyse et l'anthropologie. Finalement, le second s'est limité à l'art roman, et le troisième à la psychanalyse.
- 15 Barbara a suivi encore deux cours avec moi, en 1968 : l'un sur la Révolution commerciale aux XI^e-XIII^e siècles, l'autre sur les Mouvements apostoliques de la réforme religieuse à la même période, les deux thèmes sur lesquels je travaillais alors. Au département d'histoire de l'Université de Chicago, on attendait la visite de Fernand Braudel au trimestre de printemps, pour une série de trois conférences publiques et un séminaire de huit semaines. À la fin, au mois de juin, il devait recevoir le titre de docteur *honoris causa*. À peu d'exception près, les professeurs seniors n'ont assisté ni à ses conférences ni à son séminaire. C'était très bien pour les étudiants et les plus jeunes professeurs, seuls à s'intéresser à lui et à ses travaux. Il nous en a récompensé en demandant à chacun (on était sept ou huit) de présenter son programme de recherche, nous donnant ensuite ses réactions et suggestions. Mais le mois de mai est arrivé avec « les événements ». Il était évident que Braudel devait absolument retourner à Paris pour défendre l'École pratique des hautes études (VI^e section), dont il était le président. Lui et sa femme ont pris un vol pour Bruxelles ; ils devaient ensuite prendre un train ou un autocar pour arriver à la frontière, où quelqu'un était censé les attendre avec une voiture ayant suffisamment d'essence pour arriver jusqu'à Paris. Et ils y sont parvenus !
- 16 Bien sûr, nous suivions les informations en provenance de France, mais nous-mêmes vivions quelques-unes de nos heures les plus noires. Début avril, le Dr King est assassiné à Memphis. Les trois ou quatre jours suivants, nous sommes restés enfermés à la maison devant la télévision. Au lieu de regarder des villages vietnamiens en flammes, il s'agissait de villes américaines, telles Détroit, Philadelphie, Washington, Los Angeles, et, bien entendu Chicago. Il était très dangereux de sortir de chez soi. Et ce n'était pas fini. Au mois de juin, la victime fut Robert Kennedy. En août, la police de Chicago reçut les pleins pouvoirs pour charger les manifestants contre la guerre à la convention du Parti démocrate. Dans le mouvement pour les droits civiques, l'idéal dominant de la non-violence était contesté par les partisans du *Black Power*. Bref, c'était « Rhinocéros déchaîné ».

- 17 Même si 1969 a connu une baisse de la violence par rapport à l'année précédente, elle a été marquée par une augmentation des protestations contre la guerre, surtout sur les campus universitaires. Le public étudiant en particulier était informé du rôle, toujours grandissant, du gouvernement fédéral dans le financement des universités, y compris des universités privées comme Chicago. Cela peut nous aider à comprendre pourquoi pratiquement aucun administrateur d'université aux États-Unis ne pouvait parler des affaires publiques, et surtout de la guerre, avec la moindre autorité morale. Parmi les patrons fédéraux, le Département de la Défense n'était pas le moins important, et, de fait, plusieurs universités étaient directement impliquées dans l'effort militaire. Les étudiants, à Chicago comme ailleurs, n'étaient pas les seuls à protester contre cette participation institutionnelle à la guerre, mais à l'Université de Chicago, qui comptait plusieurs centaines de professeurs, seuls vingt-quatre se mettaient, chaque jour, à midi, devant le bureau du président de l'université pour manifester – en silence – leur opposition ; ils gardaient le silence parce que leur chef était un Quaker.
- 18 Pendant le printemps et l'été de 1969, Barbara continuait de préparer les examens oraux du doctorat, tandis que je faisais mes cours. Elle retouchait son étude sur la liturgie de Cluny pour son éventuelle publication, et moi un essai sur l'orgueil et l'avarice. J'avais fait des demandes de bourses pour partir en congés l'année suivante. J'en ai reçu deux avec la possibilité d'en bénéficier l'une après l'autre. J'ai ainsi pu partir deux ans, 1969-1970 et 1970-1971, tout d'abord à l'Institute for Advanced Study à Princeton, puis, bien sûr, à Paris. Mais je n'avais pas prévu de ne plus jamais revenir à Chicago. Heureusement, étant resté en relation épistolaire avec Barbara, j'ai conservé la trace d'un échange de lettres datant de peu de temps après mon départ. Barbara m'avait envoyé une nouvelle version de son essai qui semblait plaire au directeur de *Viator*, Lynn White, lequel n'avait pas encore définitivement accepté de publier. Voici ma réponse : « Le 29 septembre 1969. Chère Barbara, J'ai lu votre essai lorsqu'il est arrivé la semaine dernière ; j'ai écrit quelques notes et puis j'ai décidé de le laisser de côté quelques jours. Maintenant je l'ai relu et j'y ai ajouté d'autres commentaires. » Puis viennent deux pages de ces commentaires, où, entre autres, je lui reproche quelques fautes graves du type : « Vous n'êtes pas suffisamment sensible à la distinction entre "être capable de" et "être permis de" ». Je faisais aussi des remarques positives, par exemple : « Je vois qu'en révisant votre texte, vous n'êtes pas excessivement mariée à votre propre prose », et puis un vrai compliment : « Votre essai démontre un grand courage ». Mais maintenant arrivons à la fin de la lettre : « Entre mes deux lectures de votre essai, j'ai fini le livre d'Eric Erikson sur Gandhi. » Bien sûr, nous avions déjà parlé de ce nouveau livre, *Gandhi's Truth: On the Origins of Militant Non-Violence* (*La vérité de Gandhi: les origines de la non-violence*, Flammarion, Paris, 1974). J'ajoutais : « C'est, une nouvelle fois, un livre brillant, important, utile, et très beau », annonçant que j'en avais tiré quelques pages photocopiées sur « la violence ritualisée ». Réponse de Barbara. Après des excuses pour ne pas avoir répondu plus vite, et des remerciements pour la critique de son texte, elle écrit : « Le 19 octobre, 1969. Cher Mr. Little, La lecture du livre d'Erikson a été particulièrement passionnante pour moi, en partie parce que, pour la première fois, j'ai vraiment commencé à croire que, peut-être la thèse de mon essai est VRAIE et qu'il ne s'agit pas simplement d'un imaginaire petit morceau de charabia, et en partie aussi parce que j'ai vu enfin une façon de me libérer complètement du jargon de la psychanalyse (dont il y avait encore des traces dans la version que je vous ai envoyée). En appelant un certain comportement non plus "obsessionnel-invétéré" mais "ritualisé", je pourrais éviter de recourir à la notion inopportune de névrose et, en

même temps, éliminer toute référence aux défenses, etc.» Bref, une Barbara déchaînée !

- 19 À Paris, en 1970/71, j'assistais régulièrement aux séminaires de Michel Mollat et de Jacques Le Goff, mais aussi à celui de Georges Duby, récemment arrivé au Collège de France, et qui a consacré la première année aux « trois ordres ». Mon principal problème, cette année-là, était de résoudre le paradoxe selon lequel les adeptes de la pauvreté volontaire avaient fini par justifier l'économie commerciale. Après m'être égaré dans la forêt de la pensée sociale scolastique, j'ai trouvé la solution par analogie avec la résolution faite par Barbara du paradoxe des moines, qui, ayant renoncé pour eux-mêmes à la violence, en était arrivé à justifier la chevalerie chrétienne, la *reconquista*, et la croisade contre l'Islam. La suite de l'histoire, vous la connaissez tous. Son article sur la liturgie de Cluny comme agression rituelle est paru dans *Viator* en 1972, et le nôtre sur la signification sociale des spiritualités monastiques et mendiante dans *Past and Present*, deux ans après.
- 20 En vous présentant mes souvenirs sous la forme d'une simple chronique alternant résolument entre, d'une part, les trajectoires de deux personnes qui avaient leurs propres vies privées mais partageaient des intérêts communs, et, d'autre part, les contextes dans lesquels ils vivaient, j'ai essayé d'éviter un mode de raisonnement mécanique de causalité suivant lequel A est la cause de B, d'autant que moi, A, je n'ai pas fait B. Bien sûr, j'ai donné un cours sur l'histoire du monachisme, et Barbara y a découvert Cluny. C'est vrai, mais cela n'explique pas grand chose. Et même maintenant, après vous avoir lu des extraits de lettres dans lesquelles je parle du livre d'Erikson, qu'elle me dit avoir également lu, il ne s'agit pas d'un simple rapport de cause à effet. Elle aurait sûrement lu ce livre. On pourrait juste se demander pourquoi je l'ai lu, moi. Peut-être à cause de ce que j'avais appris d'elle ?
- 21 Un mot pour finir. Ayant préféré décrire les événements en évitant de les interpréter, je voudrais maintenant en guise de conclusion avancer une interprétation. Comment devons-nous comprendre la publication de nos articles au début des années 70 et des livres qui ont suivi quelques années après ? Est-ce qu'il s'agit, comme on pourrait très raisonnablement l'imaginer, du départ d'une disciple de l'environnement protégé du maître pour faire ses premiers pas, seule, dans le monde professionnel ? Non, ce n'est pas du tout cela. Ces publications représentent les débuts simultanés et parallèles de deux carrières, de deux historiens, de deux collègues mutuellement redevables, liés par un ensemble de valeurs communes et d'une amitié profondément respectueuse.

AUTEUR

LESTER K. LITTLE

Smith College, Northampton, Mass